

PARIS, exposition : Spectaculaire Second Empire au Musée d'Orsay



PARIS, EXPOSITION : Musée d'Orsay, Spectaculaire Second Empire, 1852-1870 / du 27 septembre 2016 au 16 janvier 2017. Ne vous fiez pas au visuel générique de l'exposition événement du Musée d'Orsay (illustration ci contre) : la pose tranquille, rêveuse, et presque absente de *Madame Moitessier* par le peintre Ingres (1856), incarne bel et bien un âge d'or de la fête, orchestrée par Napoléon

III et ses célébrations collectives, d'un luxe et d'un retentissement uniques dans l'histoire de France. De 1852 à 1870, la France se représente donc et s'affirme en Europe grâce à son image impériale, réalisant de somptueux travaux (nouvel urbanisme parisien, amorce de l'Opéra Garnier...), dynamisant tous les arts pour la seule gloire internationale du style impérial.

Le Second Empire expose ainsi au Musée d'Orsay, ses plus beaux bijoux, où la famille impériale n'hésite pas à se mettre en scène. L'époque est celle d'un éclectisme forcené qui érudit et foisonnant, se joue des références puisées dans les styles passés (néo grec, néo gothique, néo Renaissance, néo Baroque, etc...), la photographie, les Réfusés du Salon qui se regroupent et inventent l'art moderne, c'est à dire aux côtés de Manet et de Degas, l'impressionnisme, jouent leur propre partition, affirmant de façon parfois provocatrice, l'essor et la justesse de leur approche, quand Gérôme – après Gleyre, récemment exposé à Orsay, revendique un art total, académique et réaliste.



Sur le plan musical, PARIS s'affirme en capitale incontournable, temple inespéré, parfois inaccessible, toujours passionnément envisagé : pour

les compositeurs de l'Europe entière, faire créer son opéra à l'Opéra de Paris – Académie impériale de musique, indique la consécration. Ainsi le genre du grand opéra à la française (inventé par Rossini dans *Guillaume Tell*, puis Meyerbeer et Halévy) attire inévitablement les deux plus grands créateurs romantiques de la seconde moitié du siècle : **Wagner et Verdi** dont respectivement *Tannhäuser* (1861), ou *Don Carlos* (créé en 1867, conçu en français, après *Les Vêpres Siciliennes* de 1855) sont les offrandes spectaculaires pour le coup, élaborés par leurs auteurs, au genre parisien (avec l'obligation codifiée des ballets, mais pas au premier acte, comme a osé le faire Wagner en guise de critique acerbe du milieu français)... Les grands triomphateurs restent cependant, **Ambroise Thomas** (*Hamlet*, 1868) et **Charles Gounod** (*Faust*, 1869), génie de l'opéra français au XIX^e, dont la valeur attend toujours une juste reconnaissance.



L'exposition, riche en correspondances et approfondissements thématiques comble les attentes, celle des amateurs ou des curieux que l'art musical à la fin du XIX^e intéresse particulièrement : une

large section est réservée à l'autre foyer de création lyrique et musicale, aux côtés de l'Opéra : **le Théâtre Lyrique** et **Les Bouffes Parisiens**. La veine délirante, comique, proche de l'Opéra comique et de l'esprit des Foires, trouve en Offenbach, son génie le plus riche et profond. C'est une seconde scène, plus libre, plus inventive sur le plan de la forme dont sortira triomphale mais après la mort de son auteur (et après la chute du régime), **Carmen de Bizet (1875)**. Le

Second Empire est une célébration collective (pour les nantis) mais aussi une période aux évolutions tragiques car le rêve s'achève brusquement en un double traumatisme, en 1870, avec la défaite française contre la Prusse, et dans le sang patriote des Communards.

La société du Second Empire est la première à diffuser et cultiver sa propre image (le portrait s'y renouvelle totalement, forcé à un nécessaire toilettage sous la pression de la photographie) : le spectacle, donc l'opéra et le théâtre musical y règnent sans partage : l'exposition événement au Musée d'Orsay le dévoile grâce à de nombreux témoignages : gravures d'époque, peintures, sculpture, maquettes, ... Parcours incontournable.

[PARIS, Musée d'Orsay. Spectaculaire Second Empire, 1852 – 1870. Jusqu'au 15 janvier 2017.](#)

Opéra, récitals, bals et films d'opéras...

SPECTACLES au Musée d'Orsay... En complément à l'exposition, le Musée d'Orsay propose aussi un cycle d'événements musicaux :

- [l'opéra « Un dîner avec Jacques », compilation truculente d'après les opéras de Jacques Offenbach \(les 29 septembre puis 6, 8, 9 octobre 2016 / EN LIRE +\)](#),
- **Récitals lyriques**, le 20 octobre (Marie-Nicole Lemieux), le 17 novembre 2016 (Karine Deshayes), à 20h,
- **Les « Lunchtime »**, **cycle de 7 concerts à 12h30**, du 11 octobre au 13 décembre 2016 (les sœurs Bxzjak, pianistes ; le

Trio Dali; Edgar Moreau, Deborah Nemtanu, Natacha Kudritskaya, Chiara Skerath...)

– **Les Opéras filmés** : cycle de projection d'opéras, du 5 novembre au 27 novembre 2016, soit 4 séances à 15h : L'Africaine de Meyerbeer, Roméo et Juliette de Gounod, Don Carlos de Verdi (en version originelle française), Tannhäuser de Wagner (l'opéra qui frappa Baudelaire lequel en écrivit un commentaire mémorable qui lança la vogue inépuisable et toujours actuelle du wagnérisme en France...)

– **Bals dans la Salle des fêtes**, les dimanches de 11h à 17h, les 16 octobre et 13 novembre 2016

[Toutes les infos et les modalités de réservations sur le site du Musée d'Orsay](#)

PARIS, Musée d'Orsay... Dinez avec Jacques (Offenbach)

PARIS, Musée d'Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach). 29 septembre puis 6, 8 et 9 octobre 2016. Préentré Opéra Comique à Orsay sur le thème du Second Empire. L'Opéra Comique (en travaux) et le Musée d'Orsay



présentent de concert, une nouvelle production autour de l'exposition « **Spectaculaire Second Empire. 1852 -1870** » (du 27 septembre 2016 au 16 janvier 2017). Car ils ont en commun leur période de conception (en pleine esthétique éclectique fin XIX^e) illustrant une combinaison heureuse entre architecture industrielle et essor des arts décoratifs. Cet éclectisme, écrin des « néo » (néo gothique pour le sacré,

néoclassique pour les administrations, néobaroque côté meuble...) règne sans partage au sein de l'exposition présenté dans l'ancienne Gare d'Orsay, et aussi à travers un spectacle résolument pluriel, propre à l'art officiel défendu par Napoléon III. Au programme, des oeuvres du Mozart des boulevards, dont le délire mordant, la fantaisie faussement insouciant (en cela frère jumeau de Johann Strauss à Vienne) : Jacques Offenbach. Son opéra Fantasio est abordé à Orsay (avant d'ouvrir la prochaine nouvelle saison de l'Opéra Comique en 2017)



Intrigue du spectacle au Musée d'Orsay : « Un dîner avec Jacques », opéra bouffe d'après Jacques Offenbach : au cours d'un souper dans un salon de la haute société du Second Empire, le jeu des apparences s'exacerbe puis les masques tombent grâce

aux délices du repas servi (influence / inspiration d'un Festin de Babette ?) – métamorphose à l'œuvre, où le paraître s'efface à la faveur des chants déliés, qui osent exprimer leurs fantasmes les plus délirants, excités par la verve musicals du dieu Offenbach, maître Bacchus des jeux et plaisirs de la bonne société d'empire...

Extraits des opérettes : Geneviève de Brabant, Madame l'Archiduc, La Rose de Saint-Flour, La Princesse de Trébizonde, ... **Julien Leroy** dirige le collectif de nouveaux instrumentistes à tempéraments, **Les Frivolités Parisiennes** dans une mise en scène de Gilles Rico. Programme repris au Théâtre de Bastia le 7 janvier 2017, au Théâtre Impérial de Compiègne, le 20 janvier suivant, dans le cadre des Folies Favart.

PARIS, Musée d'Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach).
Auditorium du Musée d'Orsay, les 29 septembre puis 6, 8 octobre 2016 à 20h et le 9/10 à 16h.

Renseignements, réservations : Musée d'Orsay ; tél.: 01 53 63 04 63 ou www.musee-orsay.fr/fr/info/contact/demande-concernant-lauditorium.html

[RÉSERVEZ VOTRE PLACE](#)

Paris, Musée d'Orsay : Un dîner avec Jacques (Offenbach)

PARIS, Musée d'Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach). 29 septembre puis 6, 8 et 9 octobre 2016. Préentré Opéra Comique à Orsay sur le thème du Second Empire. L'Opéra Comique (en travaux) et le Musée d'Orsay



présentent de concert, une nouvelle production autour de l'exposition « **Spectaculaire Second Empire. 1852 -1870** » (du 27 septembre 2016 au 16 janvier 2017). Car ils ont en commun leur période de conception (en pleine esthétique éclectique fin XIX^e) illustrant une combinaison heureuse entre architecture industrielle et essor des arts décoratifs. Cet éclectisme, écrin des « néo » (néo gothique pour le sacré, néoclassique pour les administrations, néobaroque côté meuble...) règne sans partage au sein de l'exposition présenté dans l'ancienne Gare d'Orsay, et aussi à travers un spectacle résolument pluriel, propre à l'art officiel défendu par Napoléon III. Au programme, des oeuvres du Mozart des boulevards, dont le délire mordant, la fantaisie faussement insouciant (en cela frère jumeau de Johann Strauss à Vienne)

: Jacques Offenbach. Son opéra Fantasio est abordé à Orsay (avant d'ouvrir la prochaine nouvelle saison de l'Opéra Comique en 2017)



Intrigue du spectacle au Musée d'Orsay : « Un dîner avec Jacques », opéra bouffe d'après Jacques Offenbach : au cours d'un souper dans un salon de la haute société du Second Empire, le jeu des apparences s'exacerbe puis les masques tombent grâce

aux délices du repas servi (influence / inspiration d'un Festin de Babette ?) – métamorphose à l'œuvre, où le paraître s'efface à la faveur des chants déliés, qui osent exprimer leurs fantasmes les plus délirants, excités par la verve musicals du dieu Offenbach, maître Bacchus des jeux et plaisirs de la bonne société d'empire...

Extraits des opérettes : Geneviève de Brabant, Madame l'Archiduc, La Rose de Saint-Flour, La Princesse de Trébizonde, ... **Julien Leroy** dirige le collectif de nouveaux instrumentistes à tempéraments, **Les Frivolités Parisiennes** dans une mise en scène de Gilles Rico. Programme repris au Théâtre de Bastia le 7 janvier 2017, au Théâtre Impérial de Compiègne, le 20 janvier suivant, dans le cadre des Folies Favart.

PARIS, Musée d'Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach).
Auditorium du Musée d'Orsay, les 29 septembre puis 6, 8 octobre 2016 à 20h et le 9/10 à 16h.

Renseignements, réservations : Musée d'Orsay ; tél.: 01 53 63 04 63 ou www.musee-orsay.fr/fr/info/contact/demande-concernant-lauditorium.html

RÉSERVEZ VOTRE PLACE

Compte rendu, festivals 2016. Montpellier, festival Radio France. Les 11 et 12 juillet 2016. Karine Deshayes, Bataclan...

Compte rendu, festivals 2016. Montpellier, festival Radio France. Les 11 et 12 juillet 2016. Terre de fantasmes multiples le grand Sud à Montpellier déploie sa formidable lyre allusive. Notre correspondant et envoyé spécial Pedro Octavio Diaz était présent pour plusieurs événements artistiques mémorables, les 11 et 12 juillet derniers. Compte rendu et bilan de l'édition montpeliérienne du Festival Radio France décentralisé, hors de la Maison ronde parisienne... Compte rendu en 3 étapes, 3 programmes diversement évalués... sous le filtre impertinent, critique de notre rédacteur globe trotter.

FESTIVAL RADIO-FRANCE MONTPELLIER – OCCITANIE. Du 11 au 26 JUILLET 2016. LES VOI(X)ES DE L'ORIENT. Le Sud est dans l'imaginaire de bien de cultures, synonyme d'un indénombrable fantasma. A la fois redoutable et émerveillant, le Sud tout comme l'Orient, sont des épigones de la fascination. Le voyage vers le Méridion de la France est enivrant. Dès que le train file parmi les champs verts d'Ile de France, passant dans le feuillage enchâssé des forêts Bourguignonnes ou les collines mordorées du Lyonnais, on aperçoit déjà une toute autre lumière. La coupe du soleil se renverse totalement sur les garrigues quasi-désertiques du Vaucluse, et les méandres turquoises du Rhône, juste avant de tourner vers Nîmes et

arriver au coeur de la ville de pierre blanche et palmiers qu'est Montpellier.

L'histoire a gâté Montpellier, des étudiants de médecine du Moyen-Âge à la cité ultra-dynamique de l'ère digitale, la ville des étangs est devenue un centre culturel névralgique et musical en particulier. Après 31 années de passion, le Festival Radio France à Montpellier s'engage encore une fois dans la redécouverte et la diffusion des talents prometteurs. Cette édition, Jean-Pierre Rousseau et son équipe ont pris les routes de l'Orient pour des voyages surprenants avec des escales dans toutes les nuances du spectre musical.

**étape 1 : LUNDI 11 JUILLET 21h, OPERA BERLIOZ – LE CORUM
LES MILLE ET UNE NUITS**

KARINE DESHAYES, mezzo-soprano

Orchestre national Montpellier Languedoc-Roussillon

Michael Schønwandt, direction

Lambert Wilson – récitant

MAURICE RAVEL 1875-1937

Shéhérazade – Asie

NIKOLAÏ RIMSKI-KORSAKOV 1844-1908

Shéhérazade, La mer et le vaisseau de Sinbad

Le récit du prince Kalender

CARL NIELSEN 1865-1931

Aladin, Le rêve d'Aladin

Danse de la brume matinale

La Flûte d'Aladin

MAURICE RAVEL 1875-1937

Shéhérazade, La flûte enchantée

NIKOLAÏ RIMSKI-KORSAKOV 1844-1908

Shéhérazade, Le jeune prince et la jeune princesse

CARL NIELSEN 1865-1931

Aladin, La place du marché à Ispahan

MAURICE RAVEL 1875-1937

Shéhérazade, L'Indifférent

NIKOLAÏ RIMSKI-KORSAKOV 1844-1908

Shéhérazade, Fête à Bagdad – La mer – Le Vaisseau se brise sur un rocher

L'Ouverture du livre d'images

Comme dans une estampe, les couleurs d'été envahissent les places et esplanades de Montpellier. Parmi les feuilles et les fontaines, la fraîcheur se faufile doucement. On se plairait à ressentir la brise de la toute proche Méditerranée et qui gonfla jadis les voiles des navires qui partaient pour cet Orient aux cieux parfumés d'encens et étoilés tels des voiles de soie.

Ce soir, les pages de la merveille littéraire des Mille et Une Nuits allait prendre place pour introduire le 31ème Festival. Un incipit qui incite à redécouvrir les contes enchanteurs de la belle Shéhérazade et les aventures inachevées de ses personnages.

La musique a souvent fait appel à ces fables persanes pour s'essayer à l'évocation de l'Orient. Tant par la force de la parole, comme Ravel et les poésies de Klingsor et les rêveries enivrantes de Rimski-Korsakov, la sensualité des Mille et Une Nuits en musique portent le trésor de l'exotisme et de la beauté. Ajoutant tant du mérite que de la magie à ce programme, la redécouverte en France des pages de l'Aladdin de Carl Nielsen sont une surprise de taille. Le génie Danois ne pouvait pas être écarté d'une si belle évocation.

En effet, ce programme est composé avec adresse, nous offrant à la fois des pièces et musiques qui nous sont familières, mais aussi une découverte qui, sans doute, passionnera les mélomanes pour Nielsen, un des grands compositeurs Danois. Pour certains, il est connu par son opéra Maskerade ou ses symphonies. Cependant son Aladdin prouve être un réel chef d'oeuvre de la musique narrative et allégorique. Nous recommandons notamment au lecteur le mouvement « La place du marché à Ispahan », avec ses quatre orchestres spatialisés, on se croirait au coeur des souks et des ruelles d'une médina.



Pour ce concert, le voile s'est ouvert avec **Karine Deshayes**, au timbre riche de nuances et des contrastes essentiels à Ravel. Malgré un manque de prosodie manifeste, nous sommes embarqués dans les récits enivrants de

Shéhérazade et des volutes de la musique de Maurice Ravel. Soliste à son tour aussi, Lambert Wilson nous offre une voie ponctuée de poésie. Avec une déclamation enchanteresse et limpide, il dépeint avec finesse une introduction allusive à ce rêve. Ses interventions nous rappellent à la genèse littéraire de ces nuits où l'on survit par la passion du récit et la soif de l'aventure.

Saluons vivement **l'Orchestre National de Montpellier Languedoc-Roussillon** et bien évidemment ses chefs de pupitre. On y découvre des phalanges aux mille et une couleurs. Dans Rimski-Korsakov et Nielsen il est évident que nous sommes face à un orchestre manifestement au sommet. Le parcours de l'ONMLR, chaotique à cause de la crise récente, a survécu tel le phénix aux promesses des récifs. Tel le navire de Sinbad il franchit les mers et nous mène vers une multitude de découvertes que nous souhaitons partager encore et encore. Nous remarquons notamment la sublime prestation de **Dorota Anderszewska**, premier violon super soliste de l'Orchestre,

elle incarne la voix de Shéhérazade avec clarté et sensualité. Grâce à ces formidables musiciens on a plaisir à parcourir les belles pages de ce livre d'images que le programme nous propose. Espérons retrouver bientôt cet orchestre au pinacle dans les plus grandes pages du répertoire et aussi dans des redécouvertes.

A sa tête, le chef Danois **Michael Schønwandt** fait un travail fascinant d'orfèvre, notamment chez Nielsen. On y retrouve des sonorités inattendues, et dans les pages de Rimski-Korsakov, il nous dévoile des surprises bien cachées avec des tempi enthousiasmants. A la fin, nous avons la joie de redécouvrir en Bis, la « Grande Marche Orientale » de l'Aladdin de Nielsen, un salut musical qui promet des nouvelles surprises pour la suite du festival. En rentrant, au loin, perce d'une façade la lueur d'un abat-jour, serais-ce une moderne Shéhérazade qui se plaît à la rêverie ou à l'évocation?

étape 2 : MARDI 12 JUILLET 2016 – 18h, SALLE PASTEUR – LE CORUM

Jacques Offenbach

BA-TA-CLAN

Fé-an-nich-ton – Stéphanie Varnerin – soprano

Fé-ni-han – Rémy Mathieu – ténor

Ké-ki-ka-ko – Enguerrand de Hys – ténor

Ko-ko-ri-ko – Jean-Gabriel Saint-Martin – baryton

Agnès Pagès-Boisset – piano

Jean-Christophe Keck – direction

Le voyage se poursuit, après avoir passé par les encens de Bagdad, place à la chinoiserie rêvée des Boulevards parisiens.



On se plairait à parler des concordances onomastiques sur le titre de l'oeuvre redécouvertes ce 12 juillet à Montpellier, mais que l'on nous excuse de passer sous silence toute corrélation. Ce n'est pas par les effusions que l'on rend hommage aux trépassés, mais par

le silence du recueillement. Saluons l'enthousiasme et la vitalité du Festival Radio-France de Montpellier qui retrouve pour son public les trésors du passé et les rend à des nouvelles lumières. Aussi nous aimons à voir jaillir, grâce à la vision du Festival, des nouveaux talents.

Pour les retrouvailles de Ba-ta-clan, c'est une belle équipe qui s'offre à nous, afin de donner une nouvelle vie à ce petit opéra comique d'Offenbach, son premier grand succès. Ba-ta-clan a tout de la fantastique imagination du génie comique du Second Empire. La musique est pétillante et le crescendo de l'intrigue nous mène tout droit vers un des dénouements les plus comiques de sa production. En effet, tous « les chinois » de cette partition s'avèrent être des Français déguisés. De quoi alimenter la satire politico-sociale pour une époque qui savait bien l'autodérision.

Finalement, comme dans l'intrigue, tous les chanteurs « chinois » sont bel et bien Français. Et c'est la fine fleur du chant Français qui nous offre une interprétation désopilante et sensible au style. Incarnant le seul rôle féminin, Stéphanie Varnerin nous réjouit par une voix claire, généreuse, agile. Tout autant, le ténor **Enguerrand de Hys**, campe un Ké-ki-ka-ko, désopilant de la première à la dernière

note. Ce jeune ténor, révélation de l'ADAMI, se révèle être un acteur complet et; il nous ravit lors du Ba-ta-clan final par une allégorie de trompette très réussie. De même son interprétation ne démerite pas dans la richesse de son timbre qui est tour à tour cristallin et velouté, un bel équilibre. Avec un accent de Brive-la-Gaillarde voulu par son personnage, le ténor **Rémy Mathieu** nous propose un Fé-ni-han aux couleurs multiples qui ajoutent une magie spéciale à son personnage de souverain incompetent. Portant sur son visage le masque du terrible général Ko-ko-ri-ko, **Jean-Gabriel Saint-Martin** est parfait et notamment dans le duo franco-italien avec Fé-ni-han. Le talent incontestable de cette joyeuse troupe nous fait constater encore une fois, que le chant Français a une relève certaine et qui nous ouvre des voies nouvelles dans l'interprétation. Avec un égal talent, nous sommes admiratifs par la formidable prestation de **Anne Pagès-Boisset**, qui interprète au piano la partition d'orchestre d'Offenbach sans perdre ni l'énergie, ni le rythme ni l'esprit.

A la tête de cette joyeuse troupe, le grand passionné d'Offenbach Jean-Christophe Keck nous propose un Ba-ta-clan rafraîchi, incandescent, empli de bijoux inoubliables qui demeurent dans la tête bien après la fin de l'opéra comique.

Dans l'attente de la reconnaissance d'Offenbach comme l'un des grands génies lyriques de la musique Française, continuons à le redécouvrir avec Jean-Christophe Keck. ambassadeur engagés, passionnant.

étape 3 : MARDI 12 JUILLET 2016 – 20h30
LA SYMPHONIE FANTASTIQUE

MAURICE RAVEL 1875-1937

Concerto pour piano en sol Majeur

HECTOR BERLIOZ 1803-1869

Symphonie fantastique opus 14

Épisode de la vie d'un artiste en cinq parties

Rêveries – Passions

Un Bal

Scène aux champs

Marche au supplice

Songe d'une nuit de sabbat

Lucas Debargue, piano

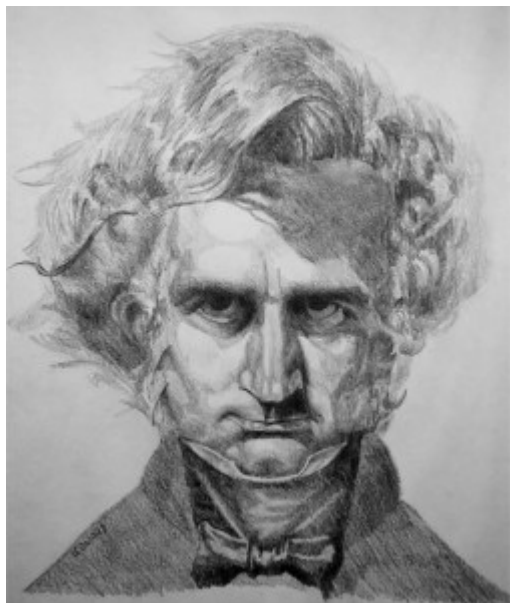
Orchestre National du Capitole de Toulouse

Tugan Sokhiev direction, remplacé par **Andris Poga**

Les détours

Un festival est l'occasion de rencontres et de découvertes. La thématique d'un festival est aussi ce que serait une boussole pour l'explorateur dans une jungle infranchissable. Le Festival Radio-France de Montpellier s'est toujours démarqué par le respect de sa thématique et de ses déclinaisons en propositions à l'imagination passionnante. C'est pourquoi l'on s'étonne du programme du concert du soir du 12 juillet. S'il est vrai que faire une entorse au parcours thématique est souvent nécessaire pour faire une respiration dans la suite des programmes, un tel détour était-il pertinent?

Dans la nouvelle configuration régionale, Toulouse et Montpellier sont les deux piliers et aussi les deux rivales culturelles du grand sud-ouest de la France. Le Capitole et l'Opéra Comédie se font face mais sont tout aussi riches par les moyens et la programmation. Convier au grand Festival de Montpellier l'Orchestre du Capitole scelle la volonté



d'intégration culturelle de la nouvelle Occitanie. De même, ce concert offre l'occasion à Montpellier d'accueillir la première interprétation du Concerto en sol de Ravel au jeune Lucas Debargue. Ce pianiste a suscité une véritable passion auprès des mélomanes depuis son triomphe au concours Tchaïkovsky. Depuis, on constate que son agenda doit se remplir avec un ressac incessant de sollicitations. Il est vrai que son

Concerto en sol a été techniquement irréprochable. En admettant que la musique est un art plus qu'une exactitude scientifique, alors la muse Erato devait vaquer ailleurs. Malgré des gestes à l'enthousiasme étudié qui ont davantage pollué l'interprétation qu'ajouté un réel raffinement, nous remarquons que Monsieur Debargue semble plutôt vouloir gesticuler comme une « célébrité » du piano que partager une émotion. Tel est, hélas, souvent le lot de la perfection technique, la beauté froide, l'univers impénétrable mais un défaut de partage, de générosité... osons dire : de simplicité musicale ?

Après les applaudissements, « pour les fauteuils au fond de la salle », M. Debargue nous propose un Menuet sur le nom d'Haydn en « bis ». Cette sublime pièce de Ravel devient ainsi une sorte de prétexte aux ovations.

En deuxième partie, **l'Orchestre du Capitole nous propose une Symphonie Fantastique aux accents de déjà vu.** Le réchauffé, heureusement comporte des saveurs intéressantes grâce à la direction incandescente et précise d'Andris Poga. Finalement, l'indisposition du maestro Sokhiev, nous fait découvrir un chef à l'esprit narratif perçant et aux multiples facettes de coloriste. Que ce soit dans Ravel ou dans Berlioz, Andris Poga se fond dans la musique et offre au Capitole une belle

occasion de nous surprendre.

Ce détour des routes de l'Orient semble un peu surprenant et finalement décevant. Malgré tout, nous poursuivons la route des Orientales promises en quittant Toulouse et ses briques roses sans regret.

31ème fête de Radio France dans cette cité de pierre blanche et de soleil, la leçon de l'Orient nous réjouit. On se plaît à ouvrir mentalement le coffret de santal des musiques inconnues murmurées par les sables et les dunes. Ou bien en imaginant des fables sous les arpèges des musiques insoupçonnées.

Et le train qui prend le cap vers les plaines de l'Île de France traverse encore et toujours un pays qui a toujours rêvé des contrées où le soleil ne se couche pas.

**Montpellier. Ba-ta-clan
d'Offenbach, hommage aux
victimes du terrorisme**



Montpellier, mardi 12 juillet 2016.
Offenbach: Ba-ta-clan. La culture et l'opéra engagés, tels qu'on les aime. Passionnément. BA-TA-CLAN, ou trois syllabes, rempart contre la barbarie, ou manifeste pour le vivre ensemble résistant, résolument, viscéralement pacifiste, fraternel et humaniste. Un nouveau triptyque qui inscrit la musique et l'opéra, le chant et le travail collectif du spectacle tel l'appel à vaincre le terrorisme... BA-

TA-CLAN ou liberté, égalité, fraternité : même combat. Jamais Offenbach n'aurait imaginé pareil destin pour son œuvre dont la conjonction du titre avec la récente actualité, fait aujourd'hui la brûlante expressivité. Le festival de Montpellier ose cet été un hommage musical pourtant juste : « Ba-ta-clan, en hommage à toutes les victimes du terrorisme ». Car il ne faut pas oublier ce qui a été commis. Car il faut absolument s'élever contre toute atteinte à notre démocratie et faire de notre culture, une action concrète de résistance. Voilà pourquoi classiquenews souligne la pertinence de cette production au sein de l'agenda plutôt copieux de l'été 2016.

[Offenbach: Ba-ta-clan](#)
[Montpellier, mardi 12 juillet 2016, 18h](#)
[Le Corum, salle Pasteur](#)

[Entrée libre dans la liste des places disponibles](#)

[Diffusion en directe sur France Musique](#)

[Billetterie, réservations recommandées :](#)

[AU +33 \(0\) 4 67 02 02 01](#)

[Du lundi au vendredi de 10h à 12h et de 14h à 18h.](#)

Synopsis. L'action se déroule dans une chine des plus fantaisistes – Pays de Ché-i-no-or – dans les jardins du palais de l'Empereur Fé-ni-han dit » Roi en son palais » .

Ko-ko-ri-ko, chef de la garde conspire contre l'Empereur. Offenbach imagine d'emblée une scène d'ouverture où le chinois de mise s'élève tel un galimatias incompréhensible, source d'onomatopées redoutables pour les chanteurs...

La princesse Fé-an-nich-ton, lectrice de romans français, est visitée par le mandarin Ké-ki-ka-ko, tous deux s'aperçoivent qu'ils sont français : Ké-ki-ka-ko est en réalité le Vicomte Alfred de Cérisy qui fit un jour naufrage sur les côtes chinoises et Fé-an-nich-ton est une chanteuse légère c'est à dire Virginie Durand capturée par les soldats de Fé-ni-han lors d'une tournée en Extrême-Orient. Ils évoquent avec nostalgie la vie parisienne à jamais perdue...

L'Empereur Fé-ni-han chasse les conspirateurs ; il est lui aussi en proie au spleen car il partage le sort de la princesse et du mandarin : lui aussi est français, natif de Brive-la-Gaillarde ... il s'appelle en réalité Anastase Nourrisson et décide lui aussi de rejoindre la France et Paris.

Les fuyards Fé-an-nich-ton et Ké-ki-ka-ko sont arrêtés par Ko-ko-ri-ko qui exige en italien à l'Empereur leur exécution. Mais Virginie et Alfred chantant La Ronde de Florette, Fé-ni-han s'en émeut et reconnaissant des compatriotes, enjoint pour les sauver à Alfred de prendre sa place comme Empereur afin de lui permettre de rejoindre Paris illico.

Mais Ké-ki-ka-ko / Alfred, refuse et chante le Ba-ta-clan, l'Hymne des conjurés. Même l'Empereur entonne le chant qui est écrit contre lui. Sur ces entrefaits, on apprend que Ko-ko-ri-ko est lui aussi d'origine française : né rue Mouffetard, maison de la blanchisseuse ; il est prêts à les aider dans leur fuite pourvu qu'il puisse » fé-ni-hantiser » à la place de l' Empereur.

Bientôt des escales / relais, de Pékin à Pantin sont organisés ; dans leur bonheur, les fuyards chantent une dernière fois le motif du Ba-ta-clan : hymne fraternel pour la liberté et

l'émancipation; marquant le retour à la vraie vie.

Le chant du Ba-ta-clan, hymne à la liberté et à la révolte

Sous couvert de comédie fantaisiste, Ba-ta-clan égratigne le pouvoir et la société française, en 1855, soit 3 ans après le coup d'Etat qui a institué l'Empire après la République. Virage démocratique des plus brutal qu'Offenbach n'oublie pas de dénoncer avec une subtilité musicale et poétique que Ba-ta-clan illustre avec délire et aplomb dramatique. L'Empereur Fé-ni-han (« faineant ou fait hi-han ? ») cible la figure emblématique de ce Second Empire fantôme, le Prince Louis Napoléon. Pour se faire élire Président de la République française, Louis Napoléon sut paraître masqué sous le masque du parfait benêt, neutre et sans relief. Comme le précise le texte de présentation de cette production à Montpellier : « Victor Hugo, lui-même ne cachait pas ses préférences pour » un fainéant, un automate qui soit leur créature ».

Dans leur livret Offenbach et Halevy dilue davantage leurs pics satiriques en réservant au personnage du jeune coq français, Ko-ko-ri-ko ce chant italiano-chinois, mixte propre à dérouter là encore les esprits affûtés et critiques. Cour nonchalante et molle (aboutissant au désastre de 1870), la Cour de Napoléon III, Fé-ni-han, épingle un Second Empire oublieux, et négligent : en particulier à l'endroit du demi-frère de Louis Napoléon, le Duc de Morny, ainsi que pour ceux qui l'aidèrent à rendre possible le Coup d'Etat de 1852.

Irresponsables et plutôt individualistes, les personnages de Ké-ki-ka-ko et Fé-an-nich-ton incarnent deux parisiens du boulevard qui se détachent des contingence de politique générale pour mieux réussir leur propre fuite.

C'est pourtant le chant de la révolte qui est aussi appel à la

liberté, le Ba-ta-clan qui les réunit tous, y compris l'empereur, prêt à entonner l'hymne qui lui est directement hostile. C'est peut-être cette absence de conscience et de responsabilité qu'Offenbach et Halévy dénoncent en profondeur. Une responsabilité et une conscience démocratique qui font défaut aussi en ce début du XXIème siècle.

Ba-ta-clan est une farce chinoise aux enjeux politiques plus affûtés qu'il n'y paraît. Production lyrique événement à Montpellier.

Festival de Radio France et Montpellier 2016

JACQUES OFFENBACH (1819-1880)

Ba-Ta-Clan

Chinoiserie musicale en 1 acte (1855)

Livret de Ludovic Halévy

Version de concert

Édition critique de Jean-Christophe Keck

Stéphanie Varnerin, soprano, Fé-an-nich-ton

Rémy Mathieu, ténor, Fé-ni-han

Enguerrand de Hys, ténor, Ké-ki-ka-ko

Jean-Gabriel Saint-Martin, baryton, Ko-ko-ri-ko

Anne Pagès-Boisset, piano

Jean-Christophe Keck, direction

En hommage à toutes les victimes du terrorisme

Dans le cadre de la journée « À pleines voix »

Compte rendu critique, opéra.

Marseille, Odéon, le 2 avril 2016. Offenbach : La Périchole. Emmanuelle Zoldan...

Une turbulente et troublante artiste. Il était une fois, dans le fastueux Pérou espagnol de la seconde moitié du XVIII^e siècle, une jolie et piquante comédienne, danseuse et chanteuse, comme l'exigeait le genre sûrement de la tonadilla hispanique, souvent centré sur une femme. À Lima, Micaela Villegas (1748-1819) est déjà célèbre lorsque débarque en 1761 le nouveau Vice-roi d'origine catalane, Don Manuel Amat y Junient. Il a cinquante-sept ans, elle, dix-huit. Il en tombe amoureux, en fait sa maîtresse, sa favorite, l'installe au palais, au grand dam de la noblesse espagnole et créole qui n'a pas, sur ce chapitre, la largeur de vues de l'aristocratie française habituée aux incartades officielles, pratiquement institutionnelles, de ses monarques.

Mieux, ou pire que cela, il fait de sa belle métisse le centre mondain de Lima, la laisse inspirer des constructions nouvelles, et, scandale, va jusqu'à lui offrir un carrosse somptueux, prestigieux privilège exclusif de la noblesse, dans lequel elle se pavane dans la capitale, pour le grand bonheur du peuple de voir l'une des siennes ainsi intronisée, et le dépit et mépris des nobles qui honnissent l'intruse tout en étant forcés de la saluer bien bas, et de l'applaudir au théâtre qu'elle n'a pas abandonné.

De la « Perri Choli » péruvienne à la Périchole...

La gifle qu'administre, en pleine scène à l'un de ses partenaires l'impulsive vedette, lui vaudra une disgrâce de deux ans. Mais les amants socialement inégaux mais égalisés

par l'amour et le désir qui renversent toujours les classes sociales, renouent une liaison finalement heureuse de près de quatorze ans, malgré des hauts et des bas de ménage passionné. Le fruit en sera un fils auquel le Vice-roi donne même son propre nom.

« Perricholi », 'cho' comme chocolat et non « cocolat »

Donc, Péri chole à prononcer comme « chochette », comme devait bien dire Mérimée, savant hispanophile et ami intime de l'Impératrice espagnole Eugénie de Montijo, et non Péri cole, par une tradition linguistique erronée.

Micaela avait un nom : elle va gagner un surnom : « la Perricholi ». Dans l'intimité, le Vice-roi l'appelait tendrement « petit xol » (prononcé « petichol »), 'petit bijou' en catalan, ou, familièrement « pirri xol », 'ma petite métisse' ; il n'est pas exclu aussi que le Vice-roi, âgé comme un père, les jours de colère contre les frasques de la tumultueuse enfant, dans les alternances après tout conjugales du cœur, l'ai appelée « perra chola » en castillan, 'chienne de métisse', sonnait « perri choli » avec son accent catalan et le sifflement probable de sa bouchée édentée. Toujours est-il que l'opinion publique s'empara plaisamment du terme affectueux ou injurieux selon que l'on fût admirateur ou détracteur de la belle devenue pour tous, en des sens opposés, « la Perricholi » de la légende.

Histoire et légende. Actrice et favorite, ce n'est pas la légende mais l'histoire qui conte aussi sa générosité. Un jour, narguant la noblesse dans son célèbre carrosse, elle aperçut un modeste curé portant à pied le Saint-Sacrement pour l'administrer à un mourant. Ému et honteuse, telle déjà une Tosca pieuse, elle descendit du luxueux véhicule, s'agenouilla, et en fit cadeau au prêtre pour qu'il pût exercer confortablement son pieux ministère.

C'est de ce geste célèbre que Prosper Mérimée, à Grenade en 1830 chez les Montijo, tira sa comédie en un acte *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, publiée pour la première fois dans la *Revue de Paris* en 1829, ajoutée en 1830 à la seconde édition

du supposé Théâtre de Clara Gazul dont il est l'auteur caché, jouée sans succès en 1850. Mais, hors du Pérou et de l'Espagne, la Perricholi, avait déjà inspiré La Périchole, vaudeville de Théulon et Deforges (1835) avant l'opéra-bouffe d'Offenbach et ses compères (1868). Puis, en 1893, vint la pièce en vers de Maurice Vaucaire, adaptateur de Puccini en français (au théâtre de l'Odéon de Paris), ensuite Le Carrosse du Saint-Sacrement, opéra en un acte, livret et musique d'Henri Büsser (1948) et, enfin, le célèbre film de Jean Renoir, Le Carrosse d'or (1953) avec Anna Magnani. Belle postérité pour notre belle, que l'on retrouve, naturellement chez le grand écrivain péruvien Ricardo Palma (1833-1919) qui recueille traditions, anecdotes et histoires du Pérou dans ses inépuisables Tradiciones peruanas.

Réalisation et interprétation

Du fameux carrosse, absent du livret, il n'en restera ici que son découpage en carton-pâte et le double clin d'œil des deux fenêtres dans lesquelles s'inscriront plaisamment, comme dans les photos de foire où l'on passe la tête, celle des deux



héros partant à la fin pour être heureux et avoir beaucoup d'enfants qui grandiront car ils sont Espagnols, dans un univers de toiles peintes des décors de **Laurent Martinel** qui ravivent la nostalgie de notre esprit d'enfance, d'enfants du moins non encore blasés par les effets spéciaux contemporains. Les costumes (**Maison Grout**), hommes du peuple en blanc et chapeau de paille, femmes en jupes colorées à motifs indiens triangulaires et feutres, stylisent en souriant un Pérou d'opérette, piqué des notes de la commedia dell'Arte référant sans doute au film de Renoir dont les héros en sont des comédiens, Arlequin, Colombine, Pierrot. Au second acte, sous le tableau en pied à la Louis XIV du Vice-Roi, la Cour, très versaillaise en ses costumes élégants, bourgeoise de perruques

poudrées et papillonne d'éventails. Tout ce monde, Chœur Phocéén (**Rémy Littolff**) et solistes, se meut en musique dans une vivacité sans heurt, une alacrité contagieuse, due à la battue tambour battant (sans être lourdement tambour-major) de **Jean-Pierre Burtin** et au dynamisme insufflé par **Jean-Jacques Chazalet**, qui signe une mise en scène très physique, attentionnée sans intentions métaphysiques hors de propos.

La connivence entre tous les acteurs, des premiers au seconds rôles ou plans, est aussi sensible que leur plaisir de jouer qu'ils communiquent à la salle. Ainsi, **Michel Delfaud**, en Marquis de Santarem éternel prisonnier, avec un accent marseillais qui lui donne des airs d'Abbé Faria issu de son trou creusé pendant des années, citant Shakespeare en l'attribuant à Cervantes. Une seule apparition, et c'est tout un personnage : **Antoine Bonelli**, joues bouffies des bouffées de son importance, bougon ou bouffon Grand Chambellan chancelant. La voix mielleusement fielleuse de **Jacques Lemaire** et amèrement douceâtre ou acérée de son compère **Dominique Desmons** font une hilarante paire : les Dupont et Dupont de la cabale et de la cavale face au danger, les traîtres au sourire grinçant sarcastiquement des dents à la joie du complot. Un joli trio de vipères vocales se partagent six rôles, le beau mezzo de **Valentine Lemercier**, le soprano incisif de **Violette Polchi** et celui de **Virginy Fenu**, déjà appréciée en fraîche fille-fleur de Madame Chrysanthème. **Agatha Mimmersheim**, **Anne-Gaëlle Peyro**, complètent les atouts des dames et, aux basses œuvres des basses-fosses du palais, **Patrice Bourgeois**, **Yves Fleuriot** et **Damien Rauch** sont les nécessaires geôliers et bourreaux pour rire.

Tout opéra-bouffe a ses vaincus et vainqueurs, évidemment rôles renversables, un couple d'amoureux et le baryton l'empêcheur d'aimer en rond, parce qu'il en a profusion, troisième larron qui fait du duo un trio, triomphant, tonitruant, truculent ici **Alexandre Duhamel**, grand gaillard de gaillardement paillard Vice-Roi, plus joyeusement vicieux que méchamment vicelard et pernicieux, dont le vice (qui n'a pas ainsi « vicié » lui jette la première pierre), n'est que

celui, bien commun, d'aimer « les petites femmes » tel un Napoléon III en goguette échappé des Tuileries ou de Compiègne où il relègue son Eugénie d'Impératrice. Jouant les terreurs, il ne terrorise jamais, beau et bon chanteur et vrai personnage de comédie avec sa Cour, assurant le côté bouffe d'un opéra qui, de l'autre, est une comédie de demi-caractère, guère drôle dans le fond, même fondu dans la forme globale.

En effet, un couple de jeunes et beaux héros, malheureux en fortune et mourant de faim n'est pas du plus haut comique. En Piquillo, le juvénile ténor **Rémy Mathieu**, au timbre merveilleusement délicat, digne de Mozart, a une grâce touchante de victime malgré un sourire encore enfantin, enjôleur, opposant l'humour à la mauvaise humeur de la fortune. À ses côtés, voix de velours sombre à l'aigu aisé, sans aucun effet de grave vulgairement poitriné, la mezzo **Emmanuelle Zoldan**, morceau de roi et Vice-Roi mais fièrement et dignement préservée pour son amour, donne vie profonde, loin de la caricature, à une Périchole très humaine, qui joue le jeu sans être dupe, avec un regard lucide et désenchanté sur la société, protectrice de son inconscient compagnon. Sa lettre de rupture, spirituelle mais cruelle, elle la rend avec la gravité de la situation de femme déchirée entre la rudesse de son existence et la promesse d'un avenir meilleur, un sacrifice personnel de pauvre Traviata de l'injustice du monde, grande âme trahie par la vie. Même son air de la griserie ne tombe pas dans la grivoiserie et, si elle constate, ironique et triste, que « les hommes sont bêtes », c'est qu'ils le sont vraiment comparés à ces femmes qu'ils affrontent effrontément, moins lotis en intelligence pratique. Sa paradoxale déclaration d'amour, « Oui, je t'aime, brigand, j'ai tort de l'avouer... », en détaillant avec clarté les défauts de l'être aimé, dépassés mais non effacés par la puissance de l'amour, elle semble la faire avec la douceur fataliste d'une Carmen de comédie, mais en nous faisant sentir qu'on est près du drame. Dans la rassurante inhumanité comique du bouffe, c'est l'humanité vraie des sentiments qui passe. On

peut alors, joyeusement et cyniquement, entonner encore l'hymne impertinent de l'œuvre, « Il grandira, il grandira car il est Espagnol... », visant malicieusement les préférences nationales de l'Espagnole Impératrice favorisant sans doute ses compatriotes, déjà instigatrice de la désastreuse projection d'un nouvel Empire au Mexique pour nouveaux conquistadors, à la veille de la lamentable guerre de 1870 contre la Prusse qui verra la fin du sien, pour la question, justement, de la Succession d'Espagne.

Compte rendu, opéra. Marseille, Odéon, le 2 avril 2016.
Offenbach : La Périhole. Emmanuelle Zoldan. Jean-Pierre Burtin.

La Périhole de Jacques Offenbach, au Théâtre de l'Odéon, Marseille, les 2 et 3 avril 2016.

Livret d'Henri Mailhac et Ludovic Halévy,
d'après Le Carrosse du Saint-Sacrement de Prosper Mérimée,

La Périhole : Emmanuelle ZOLDAN. Première Cousine : Virginy FENU Deuxième Cousine : Violette POLCHI. troisième Cousine : Valentine LEMERCIER. Frasquinella : Agatha MIMMERSHEIM. Marchande : Anne-Gaëlle PEYRO.

Piquillo : Rémy MATHIEU. Don Andrès de Ribeira (Vice-Roi) : Alexandre DUHAMEL. Don Miguel de Panatellas : Dominique DESMONS. Don Pedro de Hinojosa : Jacques LEMAIRE. Le Marquis de Tarapote : Antoine BONELLI. Le Marquis de Satarem : Michel DELFAUD. Geôliers et bourreaux : Patrice BOURGEOIS, Yves FLEURIOT et Damien RAUCH.

Orchestre du théâtre de l'Odéon, Chœur phocéén.

Direction musicale : Jean-Pierre BURTIN

Mise en scène : Jean-Jacques CHAZALET

Photo © Christian Dresse

BRUNIQUEL : Nouvelle production de Mademoiselle Moucheron, inédit d'Offenbach

BRUNIQUEL (Quercy). Festival Offenbach : Melle Moucheron :  **28 juillet – 6 août 2016.** C'est à Bruniquel, cité médiévale dans le Quercy : un château y propose son festival estival totalement dédié au génie lyrique d'Offenbach. Car le Mozart des boulevards écrit nombres d'ouvrages dont beaucoup demeurent encore à redécouvrir... ou ses ouvrage plus célèbres attendent d'être recréés dans des versions plus respectueuses des volontés de l'auteur. En témoignent ainsi les dernières découvertes s'agissant des Contes d'Hoffmann dont le Prélude (dont le chœur des étudiants) et le premier acte (Olympia) sont nouvellement confirmés dans leur dernières versions grâce aux partitions autographes (chant / piano) récemment transmises. Le festival de Bruniquel peut être fier d'avoir déjà ressuscité nombre d'ouvrages ainsi réévalués à la lumière des dernières recherches et découvertes sur le sujet : après La Vie Parisienne (2013), Mesdames de la halle (2014), et L'île de Tulipan (2015), c'est au tour d'un inédit, bien peu connu même des amateurs, Mademoiselle Moucheron, de tenir l'affiche des prochaines soirées estivales de juillet et août 2016 (au total 8 soirées de totale redécouverte : [les 28,29, 30 et 31 juillet puis 3, 4, 5 et 6 août 2016 à 21h30.](#))

Cet été marque les 20 ans du Festival, qui depuis 1997, offre ainsi un festival Offenbach de premier intérêt. Les jeunes chanteurs le sous aguerris à l'articulation et la verve d'Offenbach s'y mesurent aux ouvrages du maître ; le spécialiste français, responsable de l'édition critique de référence des opéras d'Offenbach chez l'éditeur Boosey &

Hawkes (Offenbach Keck Edition), Jean-Christophe Keck veille à l'intégrité et la cohérence de chaque production ainsi programmée et créée. Bonus pour les festivaliers spectateurs : tables d'hôtes après le spectacle, à partir de 23h en compagnie des artistes.

SYNOPSIS

LA REBELLION selon OFFENBACH : Les jeunes filles contre l'ordre moral



Le chef et musicologue, **Jean-Christophe Keck**, spécialiste d'Offenbach, dirige la recreation de Mademoiselle Moucheron à Bruniquel en juillet et août 2016

Mademoiselle Moucheron est un opéra bouffe en un acte. Le livret évoque la rebellion survenue dans un pensionnat de jeunes filles à Genève au XIX^e. La nouvelle production présentée à Bruniquel transpose l'action séditionnaire, explosive dans la France de mai 1968, dans un pensionnat de province. Les pensionnaires généreuses préparent le spectacle célébrant les 50 ans de la directrice, Mme Boulinard, veuve autoritaire et cassante, qui cependant pour les remercier, engage un professeur de gymnastique, afin d'éduquer le corps comme l'esprit.

Mais la Boulinard est excédé par les provocations d'une élève indisciplinée : Berthe, dite « Moucheron », elle-même initiée à l'esprit de révolte et de rébellion par son ami révolutionnaire Boutefeu. Moucheron encourage la propre nièce de la directrice, Gabrielle qui pourtant attirée par le bel Anatole (étudiant venu la rejoindre depuis Paris), doit épouser un affreux quinquagénaire (Lucien Bavolet), de surcroît bègue, selon les directives de sa tante. C'est compter sans l'espièglerie de Berthe Moucheron qui emporte une révolte générale dans le Pensionnat. D'autant que Madame Boulinard est loin d'être ce modèle de vertu qu'elle veut afficher : portée sur l'eau de vie, elle reçoit régulièrement son amant dans les murs de l'école privée...

Mademoiselle Moucheron de Jacques Offenbach à Bruniquel
Bouffonnerie musicale, recreation
Création le 10 mai 1881 à Paris, Théâtre de la



Renaissance
Les 28,29, 30 et 31 juillet puis 3, 4, 5 et 6 août 2016 à
21h30

Durée : 1h30

Jean-Christophe Keck, direction musicale
Frank T'Hézan, mise en scène

distribution :

Julia Jérosme : Melle Berthe alias Moucheron
Jeanne-Marie Lévy : Mme Boulinard
Emmanuelle Zoldan : Gabrielle
Dominique Desmons : Belphégor
Frank T'Hézan : Lucien Bavolet
Xavier Mauconduit : Anatole
Thibaut T'Hézan : Boutefeu

Ensemble orchestral du Festival des Châteaux de Bruniquel

Réservations, informations sur le site du festival des
châteaux de Bruniquel 2016

<http://www.bruniquel.fr/vie-locale/festival-des-chateaux-de-bruniquel/>

Réservations au téléphone : 05 63 67 29 84

Geneviève de Brabant à Montpellier

Montpellier, Opéra Berlioz. Offenbach : Geneviève de Brabant. Les 16, 18, 20 mars 2016. Valérie Chevalier (directrice générale) et le chef principal Michael Schonwandt, choisissent une rareté d'Offenbach, non Elizabeth de Brabant (comme dans Lohengrin de Wagner, 1845) mais « Geneviève », protagoniste ainsi révélée de la prochaine nouvelle production lyrique à l'Opéra de Montpellier. L'opéra bouffe sur un livret de Crémieux et Tréfeu est créé aux Bouffes-Parisiens en 1859 et donnée à l'Opéra Berlioz dans la version révisée critique de Jean-Christophe Keck (2015) lequel s'appuie essentiellement sur la version tardive de 1867. Victimes de leur genèse difficiles voire rocambolesques, ou avortées (Les Contes d'Hoffmann), les ouvrages d'Offenbach peinent à retrouver la cohérence originelle souhaitée par l'auteur. Espérons que la version Keck 2015, saura présenter l'unité dramatique d'une pièce comique à réestimer. En plein Second Empire, Offenbach s'empare du personnage de Geneviève de Brabant, « alter ego » de Jeanne d'Arc. Jamais content de ses écrits ou toujours prêt à régénérer l'opéra en fusionnant les genres, Offenbach rêvait surtout d'une légende médiévale d'essence féerique.



Qui est cette Geneviève méconnue ? Quelles facettes du personnage, Offenbach a-t-il souhaité nous dévoiler ? Le chef Claude Schnitzler et le metteur en scène Carlos Wagner se retrouvent ici (après entre autres une Carmen très convaincante, présentée à Metz et à Nancy). Justesse, sobriété, vraisemblance émotionnelle seront-elles au rendez

vous de cette nouvelle production, événement lyrique à Montpellier en mars 2016 ?

[Geneviève de Brabant d'Offenbach \(version 1867\)](#)
[à Montpellier](#)

[Montpellier, Opéra Berlioz / Le Corum](#)

[Les mercredi 16, vendredi 18 \(à 20h\) et dimanche 20 mars 2016](#)
[\(à 15h\)](#)

[Nouvelle production](#)

Avec Jodie Devos, Geneviève

...

Carlos Wagner, mise en scène

Claude Schnitzler, direction

Conférence de Jean-Christophe Keck,

mardi 15 mars 2016, 18h30, Salle Molière

Enjeux et défis de la nouvelle production dans sa version critique

Entrée gratuite

La Belle Hélène à Tours



**Tours, Opéra. La belle Hélène :
Offenbach. 26 > 31 décembre 2015.**

Offenbach et ses librettistes ont toujours soigné leurs plaisanteries mythologiques, prétextes à satire politique et sociale, parodie sociétale, à situations comiques.

Cette belle Hélène, sans laquelle la guerre de Troie n'aurait peut-être pas eu lieu, est l'un des grands personnages de la scène lyrique, qui, dans sa fantaisie débridée, attire les grandes artistes. En 2015, pour les

fêtes de fin d'année 2015, Karine Deshayes chante la délicieuse facétie de la blonde séductrice qui même si elle mariée à Ménélas, se passionne corps et âme pour le beau Paris. Elle est entourée d'une vraie « troupe », qui diffuse et cisèle la verve, l'humour, la tendresse délirante et fraternelle du petit Mozart des boulevards : Jacques Offenbach. Et si vous aimez l'humour et la grâce délirante du compositeur, allez aussi voir et applaudir la recreation du Roi Carotte sur la scène de l'Opéra de Lyon, également en décembre 2015.

La Belle Hélène, opéra bouffe créé en décembre 1864 aux Variétés à Paris incarne cet esprit décalé impertinent et grivois du Second Empire, fastes décadents d'un régime condamné à disparaître avec le désastre de 1870. Les librettistes d'Offenbach, Meilhac et Halévy y parodient dieux et déesses de l'Olympe, c'est à dire le milieu politique en France dans les années 1860. En trois actes, l'ouvrage suit un plan précis : L'Oracle (I), Le jeu de l'oie (II) , La Galère de Vénus (III).

Oreste (rôle travesti pour soprano) est un jeune décadent et les rois de la Grèce rivalisent en devinettes, bouts-rimés et charades lors des fêtes d'Adonis au I : des têtes couronnés aux loisirs futiles quand Hélène, reine de Troie, fille de

Léda et de Jupiter, se passionne pour son nouvel amant (Pâris). Pourtant mariée à Ménélas, elle est tout occupée à séduire Pâris dont elle est tombée amoureuse, et convainc l'augure de Jupiter, Calchas, d'user de ses pouvoirs pour arriver à ses fins. Au II, Ménélas de retour de Crète, surprend Pâris dans le lit de sa femme. Au III, le message politique est un peu plus explicite quand Agamemnon et Calchas reproche au roi Ménélas de faire passer dans l'exercice du pouvoir, le mari avant le souverain (trio patriotique : "lorsque la Grèce est un champs de carnage"). Rusé et astucieux, Pâris se faisant passer pour l'augure de Vénus, enlève la belle Hélène que lui a promis la divinité... Ménélas et les rois grecs découvrent la supercherie. La Guerre de Troie peut avoir lieu.

Galerie de portrait déjantée et situations résolument comiques, La Belle Hélène se moque des puissants sous son prétexte de parodie mythologique. Le rôle titre permet à la soprano vedette, Hortense Schneider de s'imposer sur la scène parisienne, celles des Boulevards parisiens, sous son masque insouciant délirant, en réalité, satirique et parodique sur la société contemporaine.

[La Belle Hélène d'Offenbach à l'Opéra de Tours](#)

[Opéra bouffe en trois actes](#)

[Livret de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, adapté par Bernard Pisani](#)

[Création le 17 décembre 1864 à Paris](#)

[Edition Boosey and Hawkes \(Jean-Christophe Keck\)](#)

[Samedi 26 décembre 2015 – 20h](#)

[Dimanche 27 décembre 2015 – 15h](#)

[Mercredi 30 décembre 2015 – 20h](#)

[Jeudi 31 décembre 2015 – 20h](#)

Informations
Réservations

Direction : **Jean-Yves Ossonce**

Mise en scène et chorégraphie : **Bernard Pisani**

Décors : Éric Chevalier
Costumes : Frédéric Pineau
Lumières : Jacques Chatelet

Hélène : Karine Deshayes
Oreste : Eugénie Danglade
Pâris : Antonio Figueroa
Calchas : Vincent Pavesi
Agamemnon : Ronan Nédélec
Ménélas : Antoine Normand
Achille : Vincent de Rooster
Ajax I : Yvan Rebeyrol
Ajax II : Jean-Philippe Corre

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours
Choeurs de l'Opéra de Tours et Choeurs Supplémentaires

Grand Théâtre de Tours

34 rue de la Scellerie
37000 Tours

Billetterie

Ouverture du mardi au samedi
10h00 à 12h00 – 13h00 à 17h45

02.47.60.20.20
theatre-billetterie@ville-tours.fr

**Offenbach : Le Roi Carotte,
1872**

DOSSIER. Le Roi Carotte, opéra féerique de Jacques Offenbach.

En intitulant son ouvrage féerique et fantastique appelé à un immense succès en partie grâce à sa diversité formelle flamboyante (et coûteuse) : Le Roi Carotte, Offenbach souligne l'œuvre de la magie, celle de la sorcière, ennemi juré du héros Fridolin. Ce Roi légume a bien de l'aplomb : il incarne même la figure



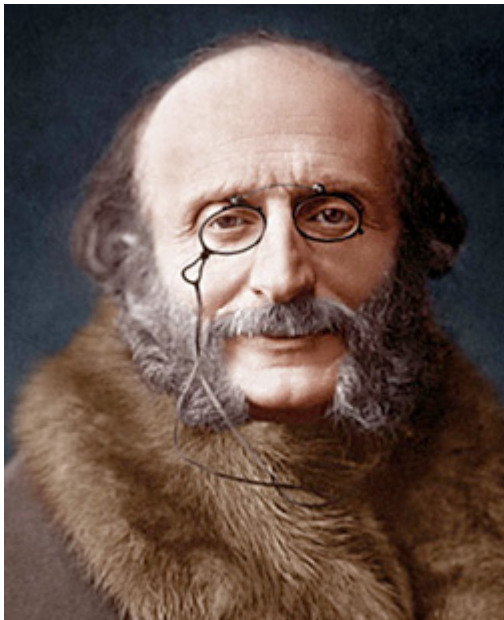
du despote le plus haïssable : le portrait satirique de tous les tyrans terrestres ? ... L'ouvrage créé au théâtre de la Gaîté le 15 janvier 1872 sous son titre d'opéra bouffe féerie ou d'opérette féerie est bien emblématique de l'engouement par le public parisien pour le rêve et le loufoque délirant, et dans le parcours d'Offenbach, de sa verve géniale dans le mélange des genres. Totalisant malgré le coût de sa production (6h de spectacle quand même), près de 195 représentations, c'est un triomphe du boulevard. Pour sa première coopération avec Offenbach, Sardou tenait absolument à représenter (en deux tableaux : les ruines actuelles / la cité antique florissante) la Pompéi fastueuse d'avant l'irruption du Vésuve. C'était sacrifier au goût spécifique des reconstitutions et du spectaculaire.

Le règne de la féerie

La composition de la musique et la collaboration avec Sardou sont interrompues par la guerre de 1870 : Offenbach se réfugie avec sa famille à Etretat, et seul il part à Bordeaux, Vienne et Milan. Mars 1871 : les deux compères reprennent la trame d'une féerie marquée de plus en plus par le signe du rythme, de la fantaisie et de la comédie délirante mais poétique. D'emblée les articles de presse qui annoncent la production comme un événement de l'année 1872, souligne le travail des

décors et le souci du spectaculaire fantaisiste.

A la création, toute la presse loue l'équilibre et la finesse régnant sur 6h d'éblouissement visuel. Le public applaudit surtout les tableaux pompéiens, la vivacité des Insectes, tableaux miraculeux en poésie et onirisme (préfigurant L'Enfant et les sortilèges de Ravel), l'enchanteur Quiribibi (et ses « trucs » intégrés dans l'action, c'est à dire ses tours authentiques de magie), le duo du prince et de la princesse Cunégonde, la kermesse et surtout sa farandole, le pays des singes... sans omettre le quatuor des ruines de Pompei (digne de Donizetti), la rondes colporteurs, le final des armures...



Roi de la finesse et de la subtilité

(ce qu'on oublie souvent dans les productions actuelles), Offenbach mêle mélancolie ou légèreté (comme Mozart : et d'ailleurs ne l'appelait-on pas le petit Mozart des boulevards): chansons populaire à succès, duos enivrés, ensembles fiévreux, grand opéra et comédie, Offenbach réussit tout en mélangeant ses composantes avec une habileté stupéfiante. C'est le vrai pari des

spectacles modernes que d'exprimer cette caractéristique importante de son style : variété, raffinement, profondeur. Car il n'est pas facile à travers cette féerie qui ne cesse de multiplier effets et tableaux oniriques de maintenir la malice, la facétie, la vraisemblance sans tomber dans la caricature. Tous ses personnages même esquissés rapidement dans une succession d'épisodes féériques réclame de la finesse et de la profondeur : comment exprimer le profil loyal de la princesse Rosée du soir, celui de Robin-Luron, le génie protecteur de Fridolin, etc... Un défi pour les interprètes et les metteurs en scène. Jusqu'à l'acte II, l'action se passe autour ou dans la cour d'un château ; puis à partir de

l'intervention du mage Quiribibi, les épisodes se diversifient de façon spectaculaire : les deux tableaux de Pompei (surtout la reconstitution de la cité romaine florissante, véritable point d'orgue de l'acte II), puis la forêt sombre, le défilé des insectes, l'île des singes, le désert, enfin la révolte finale et le triomphe de Fridolin, héros éprouvé mais récompensé.

Le Roi Carotte, synopsis

Acte Ier

La brasserie, premier tableau. Accompagné de ses ministres incompetents, le prince Fridolin visite incognito son royaume. Le prince frivole s'apprête à épouser la princesse Cunégonde, à qui est promise une belle dot d'autant bienvenue qu'il est ruiné. Dans une brasserie où des étudiants fêtent leurs péculs, Robin-Luron, un génie, paraît sous l'aspect d'un étudiant. Il offre à Fridolin une somme importante d'argent pour les vieilles armures conservées au château. Fridolin accepte. Robin-Luron annonce l'arrivée de sa promise déguisée incognito, sous les traits d'une bonne amie. Devant la description que Fridolin fait de lui-même, la princesse Cunégonde accepte de l'épouser. Pour enterrer sa vie de garçon, Fridolin invite les étudiants à une petite sauterie dans la salle des armures du vieux-palais royal.

Rosée-du-Soir. Deuxième tableau. Dans le grenier d'une tour du vieux palais, la princesse Rosée-du-Soir rêve de Fridolin. La sorcière Coloquinte la retient prisonnière. grâce à un petit peloton de soie, le génie Robin-Luron lui permet d'échapper à sa captivité. Mais la sorcière Coloquinte les surprend : le geôlière pactise avec le génie : elle détrônera Fridolin, prince « paresseux, léger, libertin ».

Les étudiants accompagnés de Fridolin, Robin-Luron, Truck et Pipertrunck entrent dans la salle des armures et, alors qu'ils boivent moquant les armures, celles-ci s'animent par magie et

insultent Fridolin qui s'enfuit immédiatement avec ses invités.

Les conjurations de Coloquinte. Pendant ce temps, Coloquinte qui a retrouvé sa baguette de magicienne entend se venger de Fridolin (le fils de celui qui l'avait vaincue) : elle enchante le jardin potager royal et donne vie aux carottes, radis, betteraves, navets... C'est l'armée des légumes.

Devant la Cour réunie en grande pompe, Cunégonde attend son prince ; lequel paraît non sans retard : il s'apprête à lui proposer une valse quand des invités surprise se font entendre : c'est le Roi Carotte et sa suite dont la sorcière Coloquinte. Envoûtés par Coloquinte, les courtisans acclament le Roi carotte qui est reconnu comme leur nouveau souverain : Fridolin dont la tête est mise à prix, doit fuir, accompagné par les armures vivantes, Robin-Luron et de Truck.

Acte II

La Farandole, premier tableau. Dans la cour d'une hôtellerie, Fridolin, Robin-Luron et Truck se cachent, aidés de la princesse Rosée-du-Soir (déguisée en page) : par amour, elle vient se mettre aux ordres de Fridolin. Tous fuient lorsque paraissent les ministres Koffre, Pipertrunck, Trac et des soldats qui viennent arrêter Fridolin. Robin-Luron les attaquent en suscitant une farandole enragée : soldats et ministres s'échappent vaincus, mais Pipertrunck se rallie à Fridolin.

Quiribibi, second tableau.

Robin-Luron emmène Fridolin et ses alliés chez l'enchanteur Quiribibi. Ce dernier les invite à recourir au « talisman des talismans » : « l'Anneau de Salomon » qui se trouve à Pompéi, chez un soldat romain, « qui s'en était emparé à la prise de Jérusalem » et qui eut « la fatale idée de s'arrêter à Pompéi, le jour même de l'éruption ». Pour rejoindre Pompéi quelques heures avant l'irruption du Vésuve, Quiribibi utilise une petite lampe antique et magique.

Les ruines de Pompeï, troisième tableau.

A Pompei, les ruines leur inspirent le respect ; puis Robin-Luron sollicite le génie de la lampe antique pour faire apparaître Pompei à l'époque de sa splendeur romaine. Immédiatement, par un effet spectaculaire, la scène ressuscite le bouillonnement urbain de la cité antique romaine. Les visiteurs « modernes » s'emparent de l'anneau de fer, Fridolin invoque le « Djinn de Salomon » pour échapper à la colère des pompéiens, laquelle s'estompe bientôt à mesure que gronde le Vésuve...

Acte III

L'anneau de Salomon, premier tableau. Le Roi Carotte fait régner la terreur dans son château : Robin-Luron, Rosée-du-Soir, Truck et Pipertrunck déguisés en colporteurs, lui présentent une étoffe qui n'est « visible que pour les honnêtes gens ». Cunégonde avertit le Roi Carotte du retour dans la place de Fridolin qui grâce à son anneau magique est prêt à reprendre la couronne : le Roi Carotte paniqué s'enfuit avec sa suite. Déguisé en oiseau, Fridolin peut admirer Cunégonde qui s'empare de l'anneau, le donne à Coloquinte. La sorcière aurait envoûté le prince trop naïf s'il n'était son bon génie Robin-Luron pour le défendre.

Le trèfle à quatre feuilles, deuxième tableau.

Dans une forêt sombre, Rosée-du-Soir grâce à Robin-Luron peut formuler 4 vœux : elle rejoint ainsi Fridolin chez les fourmis (troisième tableau dit des insectes) : dans la fourmilière où ils étaient maintenus captifs, Fridolin et Truck sont délivrés grâce à l'intervention de Robin-Luron et de Rosée-du-Soir. Pour la fête du printemps, tous les insectes défilent. Le défilé s'achève, les abeilles capturent Coloquinte. Nos héros accompagnant Fridolin le vainqueur s'échappent alors, grâce au char de la reine des abeilles qui les emmène jusqu'à l'île des Singes.

Acte IV

Les Singes, premier tableau. Ayant utilisé l'une des feuilles

de son trèfle magique, Rosée-du-Soir sauve Fridolin qui lui déclare sa flamme alors que Truck au milieu des singes tente de s'en préserver. Mais Fridolin doit capturer le roi des singes pour l'utiliser contre le Roi Carotte. Le Roi des singes est capturé dans une malle.

Le Désert, deuxième tableau. Mais la sorcière Coloquinte transforme le paysage en désert. Fridolin et Rosée-du-Soir, assoiffés, sont pétrifiés par la sorcière; heureusement pas rancunier, le Roi des singes les rend à la vie. Ils partent pour Krokodyne.

Une salle du Palais de Carotte, troisième tableau. Dans le palais du Roi Carotte, c'est la débandade. Les ministres dénoncent le Roi au peuple de plus en plus mécontent.

La révolte, quatrième tableau. Fridolin, Robin-Luron, Rosée-du-Soir et Truck déguisés en musiciens ambulants, observent la révolte du peuple, écrasé par les impôts dans un pays en déroute. Police, ministres et armée se joignent au peuple qui acclame à présent Fridolin, accueilli comme un sauveur. Le Roi Carotte est vaincu : il est terrassé par Robin-Luron et reprend sa forme de légume carotte. Dernier tableau : le triomphe de Fridolin. Sous les acclamations du peuple, Fridolin demande la main de Rosée-du-Soir et renvoie la princesse Cunégonde chez son père.